

Lettres québécoises

***Les portes tournantes* de Jacques Savoie / Jacques Savoie, *Les portes tournantes*, Boréal Express, 1984, 159 p.**

Louise Milot

Numéro 35, automne 1984

URI : id.erudit.org/iderudit/39730ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Milot, L. (1984). *Les portes tournantes* de Jacques Savoie / Jacques Savoie, *Les portes tournantes*, Boréal Express, 1984, 159 p.. *Lettres québécoises*, (35), 17–18.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

— d'un côté Jack/le voyageur, dont la performance, au niveau événementiel, s'est soldée par l'évincement du grand frère; dans l'histoire du cow-boy, Jack/le voyageur serait celui qui a tué le frère;

— mais l'autre, celui qui doit se venger, est-ce que ce ne pourrait pas être Jack/l'écrivain, nouveau cow-boy finalement, dont le texte — le long récit de la disparition du frère — constituerait la seule vengeance possible et nécessaire?

Ce qui est sûr en tout cas, et dont nous n'avons pas parlé dans ce commentaire, c'est qu'il y a un autre élément d'importance à porter au tableau: la place, dans tout cela, de la Grande Sauterelle, cette Indienne qui, mieux que Jack, connaît l'histoire, la mécanique et, surtout, les livres! Il faudrait poser tout le rapport des héros masculins de J. Poulin avec les femmes. Nous remettons cela à plus tard, car Jacques Poulin annonce, pour la prochaine fois, un roman d'amour⁶. Qui sait, peut-être retrouverons-nous, à son retour de Californie, la Grande Sauterelle, puisqu'elle avait dit parlant du vieux Volks: «Un de ces jours, peut-être que je le ramènerai chez-vous?» (p. 288). □

JACQUES SAVOIE

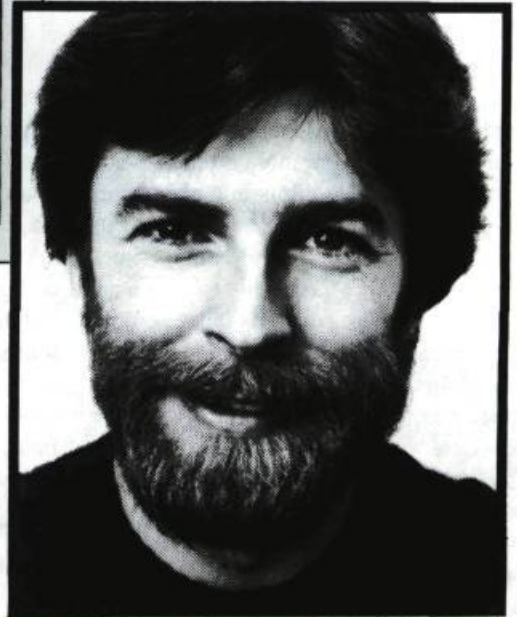
LES PORTES
TOURNANTES



ROMAN / BORÉAL EXPRESS

Roman

par
Louise Milot



Les portes tournantes

de Jacques Savoie*

* Jacques Poulin, *Volkswagen Blues*, Québec/Amérique, 1984, 290 pages.

1. Roman précédent: *Les grandes marées*, Leméac, 1978, 201 pages.

2. Cf. «— Vous vous appelez Jack?

— C'est comme ça que mon frère m'appelait. Quand on était petits, on se donnait des noms anglais et on trouvait que ça faisait beaucoup mieux.» (p. 14) et

«quant à l'écrivain, son pseudonyme était Jack Waterman. Il avait un jour demandé à son frère de lui suggérer un nom de plume et Théo avait dit qu'il ne voyait rien de mieux que Waterman.» (p. 42)

3. Jacques Poulin, *Faites de beaux rêves*, L'Actuelle, 1974, 163 p., désormais désigné par les lettres FDBR.

4. Une version initiale était beaucoup plus développée: «Des chapitres entiers ont été soustraits, car ils représentaient des digressions. C'est ainsi qu'un magnifique détour dans le parc de Yellowstone est disparu de l'itinéraire du roman.» (*Le Soleil*, 7 juillet 1984, p. D-1)

5. De l'avis de l'étudiant en histoire et agent Pinkerton de la bibliothèque de Toronto. (p. 66)

6. *La Presse*, 7 juillet 1984, Entrevue accordée à Jean-Paul Soulié.

Jacques Savoie, nous dit-on à l'endos de la couverture de ce roman, «a mis sur pied le groupe Beausoleil-Broussard, qui a remporté le prix de la Jeune Chanson française, en 1978» et, par ailleurs, «*Les portes tournantes* est son deuxième roman».

Ce partage, tout au moins cette double activité, de musicien et de romancier, aurait-il à voir avec l'impression d'un clivage entre deux histoires que peut laisser la lecture de son roman? N'y a-t-il pas un hiatus entre le récit oral de sa vie de pianiste en herbe, dite par cet enfant un peu exceptionnel qu'est Antoine, récit prolongé plus loin par celui de ses parents Lauda et Blaudelle, et le récit par lettres, par Céleste Beaumont, grand-

mère paternelle d'Antoine, de sa vie un peu triste et de ses euphories de pianiste?

Bien entendu, les deux histoires, séparées par une génération, dans le temps, et qui alternent au fil du roman, finissent par fusionner, au dernier chapitre, lorsque les Blaudelle, père, mère et fils reconnaissent en Papa John Devil ce violoniste noir qui fut le compagnon des dernières années de Céleste Beaumont. Il y aurait donc «accord» entre les deux histoires et ainsi justification des efforts incessants de ce bizarre Gunther Haussman qui insiste tant pour exercer son métier d'*accordeur de piano*, au début et à la fin de l'histoire.

Bien entendu aussi — faut-il s'en étonner — la musique, omniprésente

dans les deux récits, pourrait fournir une garantie d'unité. Il n'en demeure pas moins que le côté *sonore* est accentué, valorisé même, dans le discours et la vie d'Antoine et de sa mère bien plus que dans les lettres écrites par Céleste dans le *Livre noir*. Antoine, rappelons-le, n'arrive pas à apprendre à lire, et il a développé une technique d'apprentissage de la musique qui consiste à se servir d'un magnétophone pour s'enregistrer et se corriger. Même ses messages quotidiens à sa mère passent par le filtre dédoublé des cassettes. Pour Céleste Beaumont au contraire, la venue des progrès techniques, en l'occurrence le cinéma *parlant*, a plus ou moins mis fin à une carrière fulgurante de pianiste-accompagnatrice des films muets dans un cinéma de Campbelton: «Un jour, au beau milieu de ma vie, le cinéma muet s'est mis à parler», écrit-elle (p. 42) dans une de ces phrases dont la plainte semble s'étirer sans fin. Seule l'écriture, soit le récit longtemps différé de sa carrière et de sa vie, tendra à combler le manque ainsi créé, en brandissant contre la parole de l'adversaire — la voix d'Al Jolson dans *The Jazz Singer*, premier film parlant qu'elle avait vu (p. 110) — sa propre parole, son livre, mais il s'agit d'un *Livre noir*.

On se demande d'où Jacques Savoie tient cette histoire d'une célèbre pianiste des années 30, aussi adulée de son public que perdue dans ses visions et perdue tout court. Histoire apparemment ancrée dans Val-d'Amour, Campbelton et l'Acadie, et pourtant aucunement embarrassée, soulignons-le, de folklore. À mon avis, tout le roman tient dans la cinquantaine de pages laissées à Céleste. Ce personnage pathétique, absolument nouveau, brutal dans sa solitude, crève les pages. Céleste parle comme dans une tragédie, elle donne froid dans le dos:

Je ne sais plus si Litwin [le propriétaire du cinéma] essaya de jouer sous ma robe ce soir-là, ou s'il eut la délicatesse d'attendre au lendemain. Peu importe, ma réaction fut la même. Ce monsieur m'avait sortie de Val-d'Amour et je lui en étais reconnaissante. Jamais je n'oublierai ce long grognement qu'il fit lorsque j'écartai la jambe sans protester. (p. 47).

À côté d'un tel discours, les pirouettes linguistiques d'Antoine le surdoué, ses dialogues avec sa mère sur les Plaines

d'Abraham ou avec son père autour du Grand Théâtre, les camouflages des noms de rues sous des noms de peintres, tout cela apparaît léger. Avec des morceaux de bravoure qu'on aurait mauvaise grâce à ne pas reconnaître comme tels, cependant. Ainsi la description, par Antoine, de la scène d'amour entre son père et Armande, celle-ci employée d'une agence de rencontres (pp. 18-20): véritable pièce d'anthologie où l'acte sexuel est métaphorisé à partir d'une toile de Cézanne dont la végétation prolifère hors-cadre, et d'une chemise à palmiers sur fond bleu pâle, qui changent le studio en Floride et le divan en plage... Pleins de brio, séduisants, les propos et les points de vue d'Antoine paraissent pourtant fausser la note. Comme le roman s'ouvre sur eux, on se sent d'autant plus mal à l'aise de les avoir pris à la lettre quand on comprend que se cache, sous leur désinvolture, la vérité de séparations incontournables: d'abord celle de ses parents mais, au-delà, tous les arrachements de Céleste, d'avec sa propre famille, son mari, et son fils unique Madrigal, alias Blaudelle, le propre père d'Antoine.

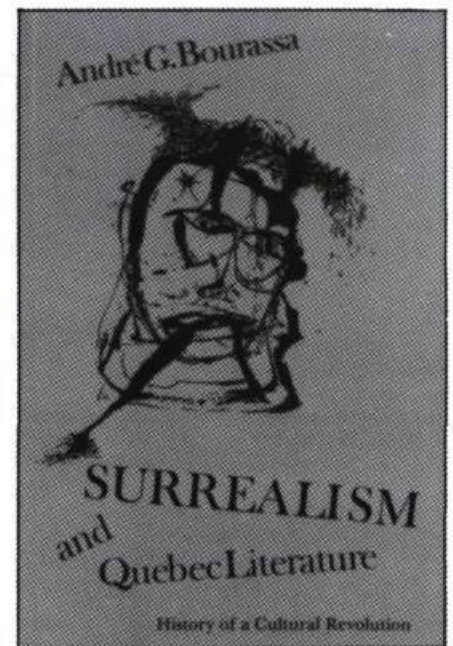
Finalement, c'est bien l'histoire de cette pianiste de rag-time qui finit par tout englober, par donner naissance et sens à tous les autres éléments du roman. Antoine, non seulement est un pianiste débutant, mais il ment en faisant passer pour siennes des interprétations qui ne le sont pas; quand Jacques Savoie laisse interpréter la partition par Céleste, c'est toujours plein de justesse: tant au niveau musical — elle est l'auteure de «You don't kill a piano player» — qu'au niveau de l'écriture.

Il faut certainement saluer ce roman surprenant de Jacques Savoie. Comme les airs de rag-time, son écriture nous soulève et nous emporte, jamais banale, aussi audacieuse que mesurée. Si le cadre structurel peut laisser sceptique, c'est que beaucoup de canevas, beaucoup de voix narratives sont mis en place dans trop peu d'espace, peut-être, rendant l'intégration difficile et laissant trop visible les fils: la finale, trop bien huilée, ne convainc pas. Et la composition en contrepoint, qui s'est sans doute voulue musicale, hésite entre une harmonisation heureuse et une tension.

Mais ne serait-ce que pour avoir eu le privilège d'entendre, et imaginée par un auteur masculin en plus, la longue

plainte-solo de Céleste Beaumont, dont on pourrait dire, comme il est dit d'un autre personnage, qu'elle «faisait autant de musique qu'un grand orchestre» (p. 89), ne serait-ce que pour cela — mais il y a aussi autre chose — on ne peut que se féliciter d'avoir franchi les *Portes tournantes*. □

* Jacques Savoie, *Les portes tournantes*, Boréal Express, 1984, 159 p.



Le livre de notre collaborateur, André Bourassa, *Surréalisme et littérature québécoise*, publié en 1977 aux éditions L'étincelle, a été traduit en anglais sous le titre *Surrealism and Quebec literature*, par Mark Czarnecki. Il vient d'être publié par University of Toronto Press.

Cette traduction a été faite à partir d'un texte révisé, en vue d'une deuxième édition française. Rappelons que ce livre avait valu à M. Bourassa le prix France-Canada.